

Notes de lectures de Georges Leroy

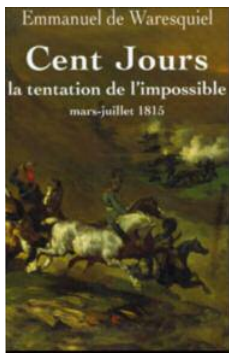
Rentrée littéraire 2008 - 2/2



L'attribution des étoiles est relative, et peut comporter des aspects négatifs... *le diable porte pierre*. Si l'appréciation porte davantage sur le fond que sur la forme, elle n'en constitue pas moins un jugement de synthèse avec sa part de subjectivité... mais non de relativisme.

Note: La qualité de ce document permet l'impression sur une imprimante de bureau:
(BR plus rapide et HR illustrations meilleures)

Les Cent jours ou la tentation de l'impossible



Emmanuel de Waresquiel

Fayard, 688.p., 28 €

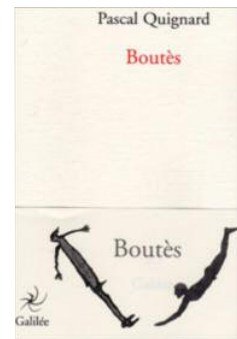
« Rien dans l'histoire n'a ressemblé à ce quart d'heure », a écrit Victor Hugo. Il est vrai qu'en un peu plus de trois mois, on n'avait pas encore vu une telle bousculade de régimes et de dynasties, de serments prêtés et reniés, de passions, d'enthousiasmes et de peurs. Napoléon débarque à Golfe-Juan le 1er mars 1815, il est à Paris, le 20. Dans l'intervalle, le régime des Bourbons s'effondre comme un château de cartes. Louis XVIII quitte Paris pour l'exil en Belgique dans la nuit du 19 au 20 mars, avec sa cour, sa maison militaire et ses ministres. Trois mois plus tard, Napoléon, battu à Waterloo le 18 juin, abdique le 22. Le pays se dote le même jour d'un gouvernement provisoire sous la direction de Fouché. Le 3 juillet, Paris capitule devant les armées de la coalition. Louis XVIII rentre pour la deuxième fois dans sa capitale, cinq jours plus tard.

Les Cent jours et ces contre-jours sont toujours éclairants car ils accentuent les ombres et les reliefs. En effet, les *Cent-Jours* ne sont pas seulement ceux de Napoléon, mais aussi ceux du roi. Ils terminent moins l'Empire qu'ils n'inaugurent une sorte de second cycle de la grande Révolution de 1789. Ce que l'on appela alors "la révolution de 1815" porte en elle toutes les divisions françaises, toutes les révolutions à venir, celles de 1830, de 1848, de 1871. Dans cette partie serrée qui oppose Napoléon à Louis XVIII le piège se referme très vite en une alternative dramatique: la guerre civile ou la guerre étrangère. L'empereur doute de lui-même dans un pays qu'il ne reconnaît plus. De son côté le roi est nu, prisonnier de sa famille et de ses propres alliés.

Il y eut le "vol de l'aigle" certes, mais il y eut aussi la "Semaine sainte", ce voyage sentimental et romantique de mars, l'étrange cortège de la liberté qui accompagna le souverain déchu, sur les routes pluvieuses du Nord, jusqu'à Gand. Chateaubriand, Vigny, Lamartine, Géricault en étaient. Tout change lorsque l'on observe les *Cent-Jours* du côté de ceux qui les ont subis, du côté des vaincus du moment. La conscience tragique des événements qu'ils portent est bien celle de la fragilité et de l'instabilité des hommes et des choses, dans le dédale des sentiments, des désirs et des haines qui les habitent: la gloire, la fidélité, l'honneur, la patrie, mais aussi l'intérêt, la peur, la trahison, l'exil. Ces Cent contre-Jours sont ceux d'hommes et de femmes confrontés à des choix, et,

au bout du compte, soumis à la tentation de l'impossible.

Boutès



Pascal Quignard

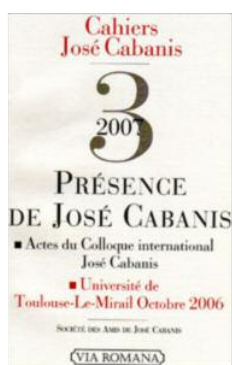
Ed. Galilée, 92 p., 13,50 €

Depuis ses premiers livres, Pascal Quignard se tient radicalement à l'écart des modèles connus, cherchant toujours, parfois avec une vraie "gêne technique", une forme littéraire adéquate. Rien, chez lui, de l'affirmation d'un écrivain se proclamant maître de son destin, de sa parole, étranger à toute critique ou autocritique. Rien non plus des affres, des relâchements et des impasses de l'autofiction. Ici l'intime, tel un mythe bousculé par le temps, devient mesure et exemple de l'universel.

Appolonios de Rhodes raconta l'unique exploit et titre de gloire de Boutès. Tandis qu'Ulysse était attaché à son mât pour ne pas subir l'attraction mortelle des sirènes, tandis que ses marins avaient les oreilles bouchées de cire, Boutès, lui, voulut entendre la sublime musique, et se noyer en elle:

"Quand Boutès quitte sa rame, il se lève. Quand Boutès monte sur le pont, il saute. Boutès danse." En cela, remarque l'auteur, il est différent d'Orphée, supérieur à lui qui, "assis" sur le pont, "frappe avec le plectre sa cithare". D'un côté donc, Ulysse l'avisé, l'amarré, et le bel Orphée qui s'oppose aux sirènes, avec un instrument "fabriqué de main d'homme", qui se contente de "marquer la cadence pour un groupe composé uniquement d'hommes qui rament"... Et donc Boutès, le "dissident", obéit à l'injonction, à "la puissance sidérante du chant animal, à cette "voix acritique" c'est-à-dire non séparée, indistincte, continue". Il cède, car "la musique touche beaucoup plus que "l'audition" dans le corps de l'auditeur". L'auteur répète, s'enflamme et participe au mouvement du danseur, même si la littérature le tient attaché, lui, à ce "morceau de langue nationale acquise". Le saut, "l'élan de Boutès vers l'animalité antérieure", c'est donc cela: une réponse "à l'appel plus ancien que celui qu'adresse la voix" qui le perd. Certes, la musique, "ce salaire que l'homme doit au temps", est l'un des grands sujets de Quignard. Mais au-delà, c'est le temps lui-même, et la question du "jadis", de l'originaire, qui en constitue l'impossible assise.

Présence de José Cabanis



★★★★☆

Actes du colloque

Via Romana, 346 p, 25 €

Académicien né à Toulouse le 24 mars 1922, élève de Canguilhem et Jankélévitch, avocat puis expert près la cour d'appel de Toulouse, José Caba-

nis est l'auteur d'une dizaine de romans qui lui ont valu plusieurs distinctions littéraires parmi lesquelles le grand prix de littérature de l'Académie française. Un colloque universitaire a été consacré, en octobre 2006, à sa vie et à son œuvre. Il a réuni dix-neuf chercheurs venus de France et d'Europe. Remercions la Société des Amis de José Cabanis d'avoir consacré à leurs contributions le troisième tome de ses Cahiers. L'analyse des grands thèmes des romans, des écrits autobiographiques, des critiques ou des essais de José Cabanis y dessine le profil d'une œuvre sans pareille en soulignant, en dépit de l'émiettement apparent, sa profonde unité.

Le Cabanis catholique fervent transparaît dans la plupart des analyses de cet ouvrage où les figures de sa mère, adorée, et de son frère, jeune trappiste tué au combat à Dunkerque, constituent un fil rouge qui se trouve réellement dans presque tous ses livres. Le fond de son cœur et de sa foi apparaît aussi dans l'un de ses ouvrages majeurs, son Lacordaire, qui est ici judicieusement présenté. Mais le plus fin et le plus profond est à lire sur ce qui lie Cabanis, Chateaubriand (Charles X, Roi ultra) et Saint-Simon (Saint-Simon, l'admirable). Le cœur de son œuvre est peut-être là. José Cabanis admire Saint-Simon, admirant l'Abbé de Rancé. Cabanis n'oublie jamais que la seule vraie lumière qui importe à son bonheur toujours en fuite se tient du côté des monastères bénédictins. En définitive c'est toujours en Dieu que José Cabanis fait escale. Cette très fine observation de l'un des auteurs de ce colloque montre que ce livre s'adresse aux lecteurs déjà familiers du monde cabanisien qui y trouveront souvent de savoureux rappels. Succédant à Thierry Maulnier à l'Académie française et y précédant Angelo Rinaldi, il meurt le 6 octobre 2000. Depuis il semble traverser un purgatoire littéraire injuste. Lui pour qui la « La littérature ne saurait être la servante de la réalité: ce qui en fait le prix, c'est toujours ce je-ne-sais-quoi qu'elle ajoute au réel. »

Les deux républiques françaises



★★★★☆

Philippe Nemo

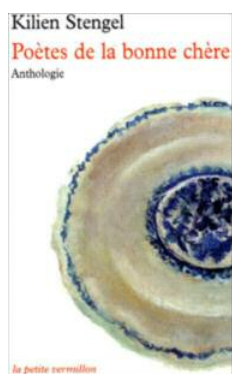
Puf, 324 p., 16 €

Philippe Nemo est, avec Henri Le-Page, l'auteur français qui a réussi à initier le monde francophone à la philosophie de Friedrich Hayek, grâce à sa thèse sur la Société de droit selon F. A. Hayek. Parallèlement à la vulgarisation des thèses du savant d'origine autrichienne, il a poursuivi des recherches sur l'éthique (dans le prolongement de l'œuvre d'Emmanuel Lévinas), la philosophie politique. Il s'est aussi consacré à examiner les maux qui, d'après lui, sclérosent l'enseignement en France. Au milieu des années 90, il a entrepris un travail de réflexion sur l'histoire des idées politiques en Occident. Il estime que le libéralisme constitue l'aboutissement politique de l'idée occidentale de progrès. À cet égard, il forme un pôle à part dans la topographie des philosophies politiques. Ses récentes recherches l'ont conduit à étudier les raisons de l'émergence du paradigme libéral en Occident et à examiner ses relations étroites avec le christianisme.

Dans cet essai, l'auteur relit l'histoire de la république et de la révolution. En réalité, notre Marianne nationale ne représente pas une seule et unique République pour tous les Français. Ceux-ci se font de ce régime deux conceptions bien différentes, qui reflètent des discordes politiques, sociales, économiques et culturelles. Pour les uns, la République serait un État de droit démocratique et libéral, pour les autres,

un projet de société étatiste et socialiste. Comment pourrait-il y avoir en France un consensus dès lors qu'on s'en fait des représentations aussi antagoniques? Le propos de cet essai est d'étudier cet antagonisme, sa nature exacte, ses origines historiques et son devenir au cours des deux derniers siècles. Pour l'auteur, 1793 et la 1^{ère} République ont aboli l'œuvre constitutionnelle et législative de 1789, représentative de l'esprit des Lumières, car "la Révolution et la République sont deux choses différentes", et "1793 est une religion honteuse, non consciente d'elle-même qui se présente comme un athéisme, un laïcisme et un matérialisme qui fonctionne sociologiquement comme une religion [...] Pour son malheur, la France a donné à cette religion [que l'auteur appelle la Gauche, en expliquant ses raisons] l'église dont elle avait besoin, c'est l'Éducation nationale". D'où, selon lui, la reproduction des mythes identiques d'une génération à l'autre et l'impossibilité d'un véritable débat. L'auteur revisite les mythes liés à la révolution. 1793 aurait été démocrate; 1793 aurait fondé la République; 1793 aurait été laïque (de belles pages sur l'anticléricalisme); 1793 aurait été dreyfusard. Le cinquième mythe: les adversaires de 1793 auraient été nazis. Enfin, il n'y aurait de républicains qu'à gauche.

Poètes de la bonne chère



★★★★☆

Kilien Stengel

La Table ronde, 208 p., 8.5 €

L'âme du vin

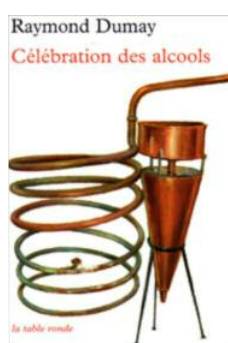


★★★★☆

Maurice Constantin-Weyer

La table ronde, 272 p., 8.5 €

Célébration des alcools



★★★★☆

Raymond Dumay

La table ronde, 512 p., 14 €

En cette rentrée littéraire, signalons la parution de trois livres aux éditions de la Table ronde, consacrés aux plaisirs de la bouche.

Si de nombreux poètes ont célébré les plaisirs de la table, il n'existait pas encore d'anthologie de la poésie gastronomique. De François Villon à Boris Vian en passant par Guillaume Colletet, Charles Monselet ou encore Émile Verhaeren, ce recueil réunit près d'une centaine d'auteurs qui ont su magnifier la bonne chère en mettant la littérature à son service. Avec esprit et gaieté, ils célèbrent l'escargot de Bourgogne, le navarin aux pommes, le pont-l'évêque ou encore l'asperge. Un ouvrage dédié à la fois aux fins gourmets et aux fins lettrés!

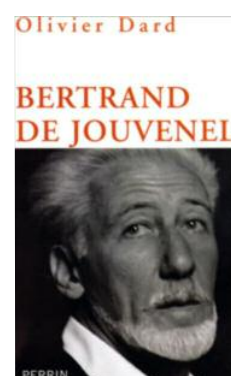
Après le solide, le liquide! Paru en 1932, *L'Âme du vin* est, dans l'œuvre

de Maurice Constantin-Weyer, un livre à part. C'est à la fois un hymne au mystère de la vigne et à l'ivresse, un parfait guide des vins qu'il décrit région par région et un ouvrage polémique: l'auteur déplore la loi sur les appellations d'origine qui vient d'être votée...

Dans le cours et les méandres de ce troisième livre qui pourrait se présenter comme un guide des alcools, Raymond Dumay s'est efforcé de fournir tous les éléments qui permettent de comprendre leur fabrication. Il fait appel à la géographie, à l'histoire, à l'art, à la sociologie, mais son souci est aussi de conduire le lecteur jusqu'à son propre palais, c'est-à-dire "jusqu'aux lois de la dégustation". Une nouvelle manière de découvrir l'alcool: par l'intérieur.

Trois livres à consommer sans modération et une maison d'édition qui porte bien son nom et où il fait bon vivre!

Bertrand de Jouvenel



★★★★☆

Olivier Dard

Perrin, 528 p., 25 €

Les esprits les plus vifs et les plus critiques ne sont souvent pas de leur siècle. Cette faiblesse renforce leur esprit d'observation et aiguise leur sens de l'analyse. Bertrand de Jouvenel, ami de Raymond Aron et d'Emmanuel Berl, un peu négligé en France, mais fort célèbre dans les pays anglo-saxons, appartenait à cette catégorie.

Bien que né en 1903 et mort en 1987, il aurait pu, par ses idées et par son style, figurer dans la grande gale-

rie des meilleurs penseurs du « vieux » libéralisme. Ces auteurs qu'il cite d'ailleurs abondamment dans ses livres majeurs, *Du pouvoir* et *De la souveraineté*, et avec lesquels il était dans la plus grande familiarité: Montesquieu, Sismondi, Tocqueville ou John Stuart Mill, sans oublier d'autres penseurs plus inhabituels dans le camp libéral, comme Jean-Jacques Rousseau (dont il donnera une lecture brillante).

Mais l'erreur de cet esprit supérieur est d'avoir voulu jouer un rôle actif dans ce siècle de terreur, notamment comme journaliste ou comme esprit engagé. Ce qui le conduira avant guerre à des errements, à des illusions, à des faux pas qui ne cesseront de le hanter. Esprit inquiet et sensible, il saura en tirer après guerre la leçon, en épousant une carrière de penseur libéral. Existe-t-il pour autant plusieurs Bertrand de Jouvenel, le libéral, l'anti-conformiste des années 1930, l'écologiste des années 1970? Comment expliquer en effet qu'une personnalité aussi respectée que Raymond Aron ait témoigné en faveur de l'ancien rédacteur en chef de *L'Émancipation nationale*, l'hebdomadaire du Parti populaire français (PPF), le mouvement d'extrême droite fondé en 1936 par Jacques Doriot? Comment comprendre le soutien de cet apôtre du libéralisme à un homme qui, à l'âge de 25 ans, s'était rendu célèbre en prônant un renforcement des pouvoirs de l'État dans un manifeste sur *L'Économie dirigée*? N'y a-t-il pas une unité qui se dessine en arrière-plan?

C'est ce qui ressort de la biographie sérieuse et documentée qui vient de lui être consacrée. Une chose frappe le lecteur: cet héritier d'une famille corrézienne, bien installée dans la république radicale (son père est ambassadeur), va être marqué par une enfance malheureuse. La séparation de ses parents se passe mal et cette instabilité familiale déteindra sur son caractère. Cette enfance explique beaucoup de choses. Il fait des études en dilettante, picorant ses lectures au fil de ses curiosités, plutôt qu'en se forgeant auprès des maîtres. C'est probable-

ment, outre la fameuse liaison sulfureuse avec Colette (alors sa belle-mère), ce qui va contribuer au style de Jouvenel. Il est à cent lieues de toute pédanterie académique. Cependant l'esthétisme s'allie mal à l'engagement. Son biographe attache à juste titre une grande place à l'étude de ce qu'il appelle « l'attraction du fascisme ». Le lecteur ne pourra manquer d'en sortir un peu troublé. L'auteur écarte les thèses outrancières. Le soutien de Raymond Aron en dit plus long que les victoires judiciaires. Pourtant, outre cette trop fameuse interview d'Adolf Hitler qui lui sera tant reprochée, Jouvenel commet la lourde erreur de s'illusionner sur la nouvelle Allemagne. Il croit que Hitler ne veut pas la guerre! Mais ses illusions ne durent-elles que jusqu'à Munich. Il rompt alors avec Luchaire et Doriot et se montre désormais, avec Kérillis, parmi les plus lucides. Mais le mal est fait.

Après ces maladresses, il opère un tournant radical vers 1942 en quittant la France pour la Suisse, où il va commencer à bâtir l'œuvre intellectuelle d'envergure qui le classe dans la catégorie des grands penseurs libéraux. Il y rédige *Du pouvoir*. On l'a rapproché du Hayek de *La Route de la servitude*. Leurs thèses se recoupent parfois mais elles se démarquent sur un point essentiel: Jouvenel ne croit pas que tout puisse se résoudre miraculeusement par le marché. Et surtout, contrairement à Hayek, il refuse de penser que la « justice sociale » est une illusion. Il gardait les souvenirs de la crise de 1929 et conservait de ses lectures (notamment le jeune Engels) le souvenir des dérives de l'utilitarisme manchestérien. Dans la crise actuelle des marchés, ses remarques mériteraient d'ailleurs d'être méditées. Dès la fin des années 1950, l'héritier de Tocqueville, salué comme il se doit par Aron ou Arendt, rompt avec les théoriciens du Mont-Pélerin, ceux que Benedetto Croce appelait les « libéristes » (parce qu'ils confondent la vraie doctrine libérale, qui est philosophique, avec une recette de marché).

Puis progressivement, il dérivera vers cette « écologie politique », dont

on peut dire qu'il a été, avec son essai *Arcadie*, l'un des précurseurs. Sans pour autant partager toutes les conclusions du Club de Rome, il tentera d'alerter les esprits sur les excès du productivisme et son inhumanité. C'est ce que met en lumière la biographie d'Olivier Dard. C'est cet humanisme et cet attachement à préserver la terre (qui ne ment pas!) dont nous nous nourrissons qui caractérise le libéralisme de Jouvenel. Il dénonce la soumission de l'homme à la machine. Il évoque l'éphémère aliénant d'une société de consommation (sans en faire pour autant le procès habituel) et il condamne enfin les illusionnistes du « nomadisme » et de la « réforme permanente ». Car l'homme civilisé craint le bougisme. La frénésie permanente est un besoin de barbare... Une pensée libérale et conservatrice à cent lieues de l'actuelle pensée dominante, que cette biographie intellectuelle vient rappeler à un moment opportun.

Plus globalement, à travers le "cas" Jouvenel, c'est aussi tout un pan d'histoire intellectuelle que l'auteur met en lumière: la progressive réintégration, dans la France des années 1950-1960, des élites compromises durant les années noires.

Pour Jouvenel, la sortie du purgatoire emprunte des voies assez singulières. C'est en effet de l'étranger, notamment des États-Unis, que viendra la reconnaissance qu'on lui refuse en France à cause de son passé. D'éminents politologues, comme Benedetto Croce, Robert Dahl ou Carl Friedrich, salueront ainsi ses essais *Du pouvoir* (1945) et *De la souveraineté* (1957), passés inaperçus lors de leur sortie en français. Une caution intellectuelle décisive dans la réhabilitation de Jouvenel dans son propre pays, comme le montre l'historien. Celle-ci se fera en trois temps. D'abord, dans les années 1950. La droite française, soucieuse de rénovation théorique, lit alors avec curiosité ce penseur éclectique dont les écrits sont truffés de références à des auteurs anglo-saxons peu connus en dehors des cercles néolibéraux. Ensuite, au début de la Ve République. C'est l'époque où le gaullisme triom-

phant célèbre les technocrates. Jouvanel ne peut que se réjouir de ce regain d'influence des "experts", qui répond à l'une des revendications des "non-conformistes" de l'entre-deux-guerres. Enfin, c'est dans le domaine de la prospective que lui-même "vendra" sa compétence, fondant en 1964 la revue Futuribles. Reste son combat contre le productivisme, autre thème cher aux "relèves" des années 1930, qui revient à la mode à la fin des années 1960. Cet appel au réveil d'une "conscience écologique" sera l'ultime engagement de cet homme qui aura contribué au renouvellement des idées politiques. Un bel exercice de généalogie intellectuelle.

De l'amour libre à la liberté pour aimer



★★★★☆

Dominique Morin

FX de Guibert, 218 p., 18 €

Dominique Morin expérimente à l'adolescence la drogue, le vagabondage sexuel et la violence anarchiste.

Au bout de quatre années de dérives, il revient à l'ordre naturel, puis à la foi catholique. Treize ans plus tard, il apprend qu'il a contracté le sida durant ces années difficiles. Loin de se laisser abattre, il va dès lors témoigner de son expérience de la culture de mort et de sa foi. Par des milliers de rencontres et d'échanges, Dominique va transmettre à d'autres ce qu'il a appris car il refuse la fatalité.

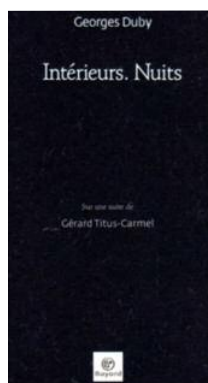
Il ne croit qu'à la liberté des enfants de Dieu, guidée par la vérité et nourrie par la charité. Pour approfondir les thèmes de son premier livre *Le Sida a fait de moi un témoin*, il propose ici

une réflexion vécue sur la liberté et l'amour, à travers les illusions et les pièges auxquels les jeunes vont se retrouver confrontés. Sans concession à la langue de bois ni idéologie, il parle sans détour avec humour et respect.

La force du témoignage, c'est justement de ne rien prétendre d'autre que d'avoir expérimenté la réalité, en avoir tiré profit pour avancer et grandir et vouloir, à son tour, le transmettre aux autres. Bon voyage à vous sur le chemin de la vérité, du bon sens et de l'espérance.

D. Morin expérimente à l'adolescence la drogue, la liberté sexuelle et l'anarchisme. Atteint du sida, il témoigne de son expérience de la mort et de sa foi. Refusant la fatalité, il décide de transmettre à d'autres ce qu'il a appris. Il propose une réflexion vécue sur la liberté et l'amour à travers les illusions et les pièges auxquels les jeunes se retrouvent confrontés

Intérieurs. Nuits



★★★★☆

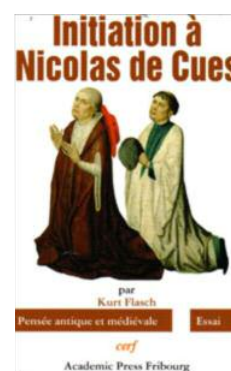
Georges Duby

Bayard, 104 p., 18 €

Ce livre a été initialement conçu en 1987-1988 à partir d'une série de dessins de G. Titus-Carmel, suite de 32 cartes évoquant l'ombre et le recueillement, qui ont été dévoilées lors de l'exposition qui a eu lieu à Aix-en-Provence en 1998: "Autour de Georges Duby". Cet ouvrage était également composé d'un texte de Georges Duby sur la nuit à l'abbaye de Sénanque. Mais la publication a dû être reportée à cause du décès du médiéviste. Le « nouveau » présent ouvrage en reprend le principe avec le

texte de l'historien et une sélection de six "Cartes noires" complété d'un entretien. Longtemps, par privilège, l'homme de science a pu faire de l'abbaye de Sénanque, l'une de ses résidences de passage. Et le temps coulait dans le silence. Certes ce livre a toute une histoire... mais là n'est pas le propos. Le sujet en est cette abbaye installée en Provence, près d'Aix. Ce livre dit sa méditation. Sénanque est une abbaye cistercienne. Rigueur, Rectitude, Droiture. En voilà l'esprit. Et voilà l'Esprit!

Initiation à Nicolas de Cues



★★★★☆

Kurt Flasch

Le Cerf, 150 p., 24 €

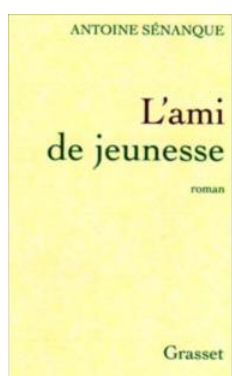
Nicolas Chrypffs est né à Cues en 1401. Encore jeune, il s'enfuit de chez lui pour échapper aux mauvais traitements de son père. Il fut élevé à Deventer, chez les frères de la vie commune. Il étudia ensuite la philosophie, le droit et les mathématiques à Padoue. Il fut d'abord avocat, puis ecclésiastique, et prit part aux négociations de la Réforme. Il fut nommé évêque de Brixen et s'opposa à l'archiduc Sigismond d'Autriche. Nicolas V le créa cardinal et l'envoya en Allemagne. Le pape Pie II le nomma vicaire général de Rome. Son énergie à réformer les mœurs du clergé et sa lutte contre la superstition rencontrèrent une vive opposition. Il mourut en 1464 à Livourne.

Nicolas de Cues marque sans conteste la fin du Moyen Âge, et annonce le début de la Renaissance. Esprit curieux et rigoureux, sa biblio-

thèque a été conservée. Elle offre en particulier les meilleures copies de certaines œuvres latines du dominicain Maître Eckhart, dont il s'est partiellement inspiré sur certains points de doctrine touchant à la vie mystique. Lecteur assidu de Raymond Lulle, il élabore une méthode intellectuelle mettant en jeu la « coïncidence des opposés » et les limites.

Cet essai présente la biographie intellectuelle de ce philosophe et homme d'Église au parcours unique. En exposant l'évolution et les développements de la pensée de ce cardinal, l'auteur met en lumière ses multiples centres d'intérêt et replace sa philosophie dans le contexte tourmenté des débats du XVe siècle. Il initie à l'œuvre d'un auteur dont le grand spécialiste de la Renaissance italienne, Eugenio Garin, prétendait qu'il était le plus grand penseur de son siècle. À la manière de Nicolas de Cues, cet ouvrage traite sans pesanteur de questions essentielles.

L'ami de jeunesse



★★★★☆

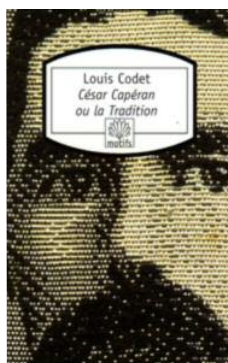
Antoine Sénanque

Grasset, 330 p., 18 €

Antoine Saint Bernard est psychiatre. Il a quarante-huit ans et une situation enviable. Une épouse Élisabeth, spécialiste des langues anciennes, obsessionnelle qui ne laisse rien au hasard. Des jumeaux de dix ans, Ferdinand et Louis, qu'il confond encore. Une belle-mère antipathique et omniprésente. Un frère aîné qui vit à ses crochets, c'est-à-dire chez lui, et l'abreuve de conseils. Une secrétaire hypocondriaque choisie par son épouse. Des patients angoissés ou mé-

lancoliques mais fidèles, quand sa femme ne l'est plus. Et surtout, Félix, l'ami de jeunesse, restaurateur, coureur, menteur, et dont l'insouciance heureuse le désespère. Et tandis que le neurasthénique est englouti par l'univers kafkaïen de l'université (il s'est inscrit en licence d'histoire en Sorbonne) et l'absence de son propre désir, l'ami de jeunesse fait des prodiges en matière d'examens et de conquêtes féminines. Il faudra qu'Antoine rencontre Charlotte pour que le doute s'efface... et laisse place au dilemme. De son côté, Élisabeth, qui s'est de son côté réfugiée dans le théâtre, le trompe avec Siméon, le metteur en scène... Mais on est plutôt dans le vaudeville, surtout quand le téléphone portable, par lequel Antoine a appris son infortune, devient l'instrument d'une vengeance hilarante au cours de la représentation d'« Antigone ». Le métier de psychiatre n'immunise pas contre les aléas de la vie. Ce livre est drôle, les personnages sont loufoques. Dominé, par les autres, et par ses propres doutes, le héros est indécis, tant le courage lui fait défaut face aux conséquences de ses choix. Comme la vie est risquée, Antoine ne vit pas. Voici un roman drôle et tendre d'une crise existentielle et d'une résurrection sentimentale, l'histoire d'un homme réanimé par l'urgence de vivre.

César Capéran ou la tradition



★★★★☆

Louis Codet

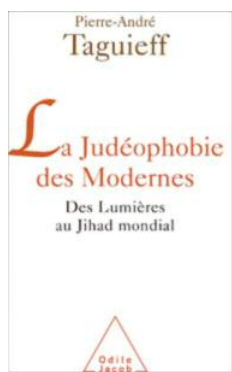
Le Rocher, 110 p., 6 €

Né le 8 octobre 1876 à Perpignan, Louis Codet est un des écrivains victimes de la guerre de 14-18. Son pre-

mier roman publié est La rose du jardin, chez Fasquelle en 1907. En 1908 il fait paraître, toujours chez Fasquelle, la Petite Chiquette, son livre le plus connu. Il écrit dans quelques revues, dont la Revue Blanche et les Marges de son ami Eugène Monfort. Le 15 novembre 1908, Louis Codet figure dans la liste des collaborateurs du premier numéro de la Nouvelle Revue Française, mais l'expérience entre les groupes Gide et Montfort tourne court. Mobilisé en 1914, il est blessé le 5 novembre et meurt le 27 décembre 1914 à trente-huit ans. Trois mots et autant de clés reviennent sous la plume de Codet: la tradition, le mystère, le style.

L'écrivain aime tracer des portraits tout en finesse, nimbés du mystère simple de la vie. Son César Capéran n'échappe pas à ce parti pris de concision et d'effleurement, qu'on aurait tort de confondre avec de la superficialité. Capéran a l'exigence de la tradition; hors d'elle – que personnifient à ses yeux Pascal, Poussin et Bossuet –, point de salut. Débarquant de son Sud natal à Paris, Capéran élit ses quartiers au Café Vachette, où il cultive, en plein cœur de l'effervescence métropolitaine, la suprême extravagance du silence et de l'immobilité. Esprit contemplatif, il s'absorbe en d'insondables songeries qui le ramènent inmanquablement à l'invocation des figures tutélaires qui constituent son panthéon personnel. Osant aller à la rencontre de ce personnage, le narrateur se met en tête de percer son mystère: pourquoi diantre ce Gascon est-il venu se perdre si loin de son vénéré terroir, dans une atmosphère qui correspond finalement très peu à son tempérament? Au-delà des symboles c'est le retour à un paradis perdu qu'il prône, celui qu'évoquait avant lui Nerval parlant de l'ordre des anciens jours, ou Baudelaire, à propos de la vie antérieure, une vie, mieux s'agissant de Capéran, une sorte de sieste perpétuelle qui se passerait à l'ombre des buis et des treilles, dans les odeurs de cassoulet, de lièvre à la royale et de foies truffés.

La judéophobie des modernes



★★★★☆

Pierre-André Taguieff

Ed. Odile Jacob, 686 p., 35 €

Depuis de longues années Pierre-André Taguieff construit une œuvre imposante, au carrefour de l'histoire des idées, de la sociologie et de l'intervention politique. Directeur de recherches au CNRS, enseignant à Sciences-Po, il a contribué, en une trentaine de livres, à renouveler l'analyse du racisme dans la société contemporaine. Il a notamment souligné les insuffisances de l'antiracisme, montrant qu'on se trompe d'adversaire et de combat, si l'on croit vivre dans les années 1930 et n'avoir affaire qu'à des répétitions du nazisme.

Travaillant sur des sujets conflictuels, porteurs de querelles passionnées, ne répugnant pas à la polémique, l'auteur suscite critiques et controverses. Le présent ouvrage ne fera pas exception. Car le politologue s'y emploie à démontrer comment fonctionne le changement majeur intervenu au cours des dernières décennies: la haine envers les juifs passe désormais par la détestation de l'Occident. Autrefois, les racistes européens haïssaient dans le juif celui qu'ils jugeaient extérieur. Aujourd'hui, c'est au contraire en détestant l'Occident qu'on va haïr le peuple juif, car il symbolise désormais ce qu'on veut détruire (judéo-christianisme, capitalisme, libéralisme). "Le peuple juif a été désorientalisé ou désémitisé, pour être radicalement occidentalisé", souligne-t-il. Princi-

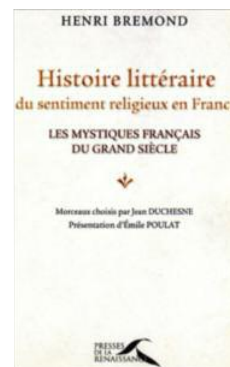
pale conséquence: l'antisionisme – qui accuse l'État d'Israël de violence systématique, de racisme, d'apartheid et qui, sous sa forme radicale, veut sa disparition pure et simple en l'accusant de tous les maux du monde – constitue pour l'auteur le dernier avatar de l'antique et multiforme haine des juifs. "Le slogan "Mort à Israël!" a remplacé le slogan "Mort aux juifs!", écrit-il.

Pour l'auteur on ne peut être "antisioniste" sans être "antisémite". "Critiques envers Israël" et "hostilité anti-juive" sont liées... Car, selon lui, on doit éviter de parler de "l'antisémitisme" comme d'un bloc figé, identique de siècle en siècle. Certes, les juifs furent toujours au centre de mythes, fantasmes et rumeurs. On peut en suivre les thématiques principales, en discerner les points communs. Toutefois, cette haine continuée prend, selon les époques, des formes historiques distinctes. Et la nouvelle judéophobie fusionne la haine des juifs et celle de l'Occident (de l'Islam).

Cette colossale enquête révèle en effet les variations et les continuités des discours depuis Voltaire jusqu'à diverses figures actuelles comme Garaudy ou Dieudonné. Ainsi, après des siècles d'antijudaïsme chrétien, le "moment voltairien" marque la naissance d'une nouvelle forme de condamnation des juifs, au nom cette fois de l'antichristianisme. Ce seraient eux, les inventeurs du "dieu barbare" de la Bible! Suivent les invectives sociales. De Fourier à Marx et au-delà, "le" juif est haï pour son lien supposé à l'argent. "En France, rappelle Taguieff, l'extrême-gauche révolutionnaire a explicitement été anti-juive tout au long du XIXe siècle". Car l'antisémitisme nazi est issu, lui, du "moment racialisé" où, de 1840 à 1890, la haine des juifs se métamorphose en empruntant aux sciences nouvelles (anthropologie, mythologie, philologie). Les juifs sont alors considérés comme des spécimens d'une race inférieure impure et dangereuse qui menace de corrompre à jamais la santé de la "race aryenne". C'est à cette seule forme racialisée de la judéo-

phobie qu'il convient de réserver, selon l'auteur, la dénomination "antisémitisme". On peut donc, sans être "antisémite" en ce sens, c'est-à-dire sans partager l'idéologie de la race, être judéophobe, ce qui n'est pas moins grave.

Histoire littéraire du sentiment religieux en France



★★★★☆

Abbé Brémont

Presse de la Renaissance

864 p., 30 €

Dans l'entre-deux-guerres, Paul Claudel et Julien Green, parmi des dizaines de milliers d'autres, guettaient impatiemment la parution de chaque volume de l'Histoire littéraire du sentiment religieux en France (1916-1936), qui a éclairé des générations de lecteurs. L'abbé Bremond (1865-1933) leur révélait avec éclat que le rôle social ou moral de la religion n'est que secondaire par rapport à la foi intimement vécue, faite d'épreuves plus que d'extases et de fascinantes théorisations autant que d'expériences. Son œuvre, ambitieuse et monumentale, demeure un des grands classiques de la spiritualité. L'auteur y présente et cite abondamment les maîtres de l'École française du XVIIe siècle. Il montre qu'elle ne se limite pas au jansénisme de Port-Royal et que les « dévots » du temps de Louis XIII et de la Fronde ont une profondeur qui n'a rien à envier à celle des grands mystiques du Siècle d'Or en Espagne. L'abbé Brémont n'aura jamais qu'un seul sujet d'intérêt et d'études: l'intériorité des

êtres humains et leur quête religieuse au-delà de tout catéchisme appris et parfois rejeté. En explorant celles de grandes personnalités comme celles de saint François de Sales, Pierre de Bérulle ou saint Vincent de Paul, il fait découvrir une foule d'auteurs injustement oubliés dont l'aventure spirituelle garde toute sa pertinence aujourd'hui. Par la qualité de son œuvre, l'abbé Brémond devait contribuer, au même titre que Ferdinand Brunetière, Émile Faguet, Charles du Bos ou encore Albert Thibaudet, à donner à la critique française du début du siècle ses lettres de noblesse, ce que l'Académie française reconnut, en l'élisant en 1923, au fauteuil de Mgr Duchesne.

Guidé par le « plaisir du texte », Jean Duchesne a sélectionné ici les passages les plus suggestifs et représentatifs des onze volumes de cette Histoire littéraire du sentiment religieux, devenus pratiquement introuvables. Sans négliger aucune partie et en respectant le plan général, il parvient brillamment à faciliter la compréhension d'une tradition spirituelle à laquelle la culture doit autant qu'à Descartes, Pascal, Corneille, Molière ou Racine.

Les guerres bâtardes



★★★★☆

Arnaud de la Grange

Perrin, 174 p., 14 €

Qu'arrive-t-il à la puissance occidentale? Elle tente désespérément d'imposer à ses adversaires une guerre que ceux-ci refusent de mener. Dans cette nouvelle forme de guerre, dite de

"quatrième génération", l'Adversaire n'a nul besoin de conquérir ou défaire son ennemi. Il lui suffit de le perturber, le lasser, le faire flancher dans ses certitudes morales afin qu'il renonce et se retire. En raison du déséquilibre des moyens disponibles en faveur du Fort occidental, le Faible ne cesse d'innover en termes de stratégies, de modes opératoires, de communication, de gestion du temps et du sens. Nous sommes dans une nouvelle forme de guerre. La guérilla a déjà muté.

Face à « l'insurgé innovant », les dirigeants occidentaux peinent à penser ces formes de conflictualités dérégulées ainsi qu'à adapter la stratégie "classique" à cette nouvelle donne. Cet ouvrage n'est pas une analyse de plus de l'échec irakien ou du borbier afghan. Le livre dresse pour la première fois le constat d'un tournant stratégique majeur et terriblement inquiétant pour l'avenir. Demain, ce sont d'autres acteurs émergents – au Moyen-Orient ou en Asie –, dotés d'autres moyens que les insurgés sunnites irakiens ou talibans, qui développeront les mêmes stratégies de contournement de puissance, mais à un autre niveau. Cet ouvrage tente ainsi de préciser les mécaniques de puissance et de confrontation des décennies à venir. Un apport utile en plus d'un style agréable.

Erbo, pilote de chasse



★★★★☆

August von Kageneck

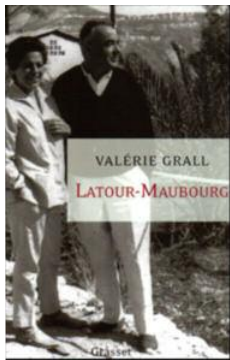
Perrin, p., 8 €

Erbo von Kageneck n'avait pas 24 ans lorsque, à la veille de Noël 1941,

il fut abattu en Libye par un chasseur australien que l'on identifia et retrouva vingt-trois ans après. Frère de l'auteur (que l'on ne présente plus), Erbo parvint à atterrir, mais mortellement blessé, il mourut trois semaines plus tard. Crédité de 67 victoires aériennes homologuées – dont 51 sur le front de l'Est en quatre mois! – il était devenu, en octobre 1941, pour sa soixantième victoire, chevalier de la croix de fer avec feuilles de chêne (ils n'étaient alors que 35 à la porter sur 3 millions de combattants).

Les dix-huit mois de guerre de cet "as" de la chasse allemande, relatées principalement grâce aux lettres qu'il écrivait à ses parents, ne forment évidemment qu'une partie du livre. Tout aussi intéressant pour l'histoire générale de la société allemande de l'entre-deux-guerres au travers d'un destin individuel, est le récit de l'enfance et de l'adolescence d'Erbo, âgé de quinze ans lors de l'avènement de Hitler. Une famille catholique de la vieille aristocratie rhénane, un père jeune général en 1918, une mère belle et fortunée, cinq fils nés entre 1911 et 1922, élevés et éduqués dans la meilleure des traditions de leur milieu. Parmi eux, Erbo, né en 1918, qui se révèle très vite "chien fou", casse-cou, séduisant et séducteur, que ce soit dans les jeux de l'enfance, dans les collèges de Jésuites et dans les Jeunesses hitlériennes où il se précipite avec enthousiasme, ne serait-ce que pour échapper à la discipline des Jésuites sans avoir à faire le mur. Et puis, en 1938, à vingt ans, le premier vol et l'école de guerre aérienne. Le 1er septembre 1939, en Pologne, la première mission sur Messerschmitt suivie de la nomadisation jalonnée de victoires: la bataille d'Angleterre, la Yougoslavie, la Grèce, la Russie, la Libye. Bref la gloire et la mort.

Latour-Maubourg



★★★★☆

Valérie Grall

Grasset, 268 p., 18 €

C'est l'histoire d'une petite fille. Sa mère, attachée de presse chez Gallimard, vient de mourir. Son père, le grand éditeur Alex Grall, dirige la maison Fayard. Pour remplacer la mère de ses enfants, il choisit une grande figure de la presse et de la politique françaises: Françoise Giroud. Et voilà Valérie et ses deux frères s'installant avenue de Latour-Maubourg, dans un grand appartement. Comme le dit la protagoniste, le "tout-paris qui chante et qui danse" est là: du dessinateur Jean-Jacques Sempé à l'avocat Georges Kiejman, du philosophe Jean Wahl au romancier Georges Perec, tout le monde s'y presse pour tenter de refaire le monde. Et si ce n'est pas là, c'est donc chez Lipp. La presse et la politique françaises sont publiées, commentées, critiquées par tous ces gens importants, sous les yeux intimidés de ces enfants. Françoise le leur a dit: « On ne doit avoir que des conversations intelligentes ». Comment vivre son enfance dans un milieu aussi intellectuel et aussi peu enfantin? Des tourbillons de la guerre d'Algérie à l'engagement politique, en passant par mai 68, voilà les enfants terribles dans la maison de papier. Le parcours ému d'une adolescente dans les années 70, avec un émouvant hommage à un jeune frère broyé par la vie. Un portrait acide et nostalgique.

La montagne morte de la vie



★★★★☆

Michel Bernanos

La Table ronde, 176 p., 7 €

Un galion perdu sur les océans. Des brutes en proie à la famine, à l'alcool et à l'autodestruction. Puis les éléments déchaînés par un cyclone infligent au navire les derniers tourments, avant de l'engloutir dans une atmosphère de fin du monde. Commence alors la nouvelle vie des deux naufragés, un vieux matelot et un jeune mousse – le narrateur. Échoués sur une terre sinistre et inhospitalière, où la figure de l'homme n'apparaît plus que gravée dans des statues, ils entreprennent l'ascension de la formidable montagne rocheuse qui se dresse devant eux, mettant leur espoir dans l'au-delà. Une montagne dominante, dont l'irradiation et les voix souterraines subjuguent les arbres de la forêt. Les deux compagnons en atteindront-ils le sommet? Parviendront-ils à la terre promise?

Quarante ans après la publication, en 1967, de *La montagne morte de la vie*, l'un des chefs-d'œuvre de la littérature fantastique contemporaine, Michel Bernanos, poète et romancier, dévoré comme son père par la passion de l'écriture, demeure encore méconnu. En un récit assez court, l'auteur nous ravit dans une aventure surréelle, créant rapidement l'identification du lecteur au narrateur, moussaillon inexpérimenté, qui devra sa survie à la protection d'un cuisinier avisé. L'auteur exploite avec talent toute la gamme narrative du fantastique, ballottant nos

deux héros de Charybde (les cannibales d'un galion en perdition) en Scylla (la Robinsonnade inquiétante dans un monde étrange, au soleil de sang, sur une île mystérieuse, couverte d'arbres flexibles...). Le tout avec le style réaliste des récits de découverte, qui ne laisse pas voir l'horreur de la condition des protagonistes, sans parler de leur découverte ultime...

Le mystère Campanella



★★★★☆

Jean Delumeau

Fayard, 596 p., 28 €

L'homme qui fuit Rome, avec un nom et des vêtements d'emprunt, la nuit du 21 octobre 1634, part solliciter la protection du roi de France Louis XIII, qu'il espère plus efficace que celle du pape Urbain VIII. Le dominicain Tommaso Campanella est poursuivi par l'Inquisition romaine qui vient de mettre sous séquestre sa Monarchia del Messia, dont la doctrine radicalement favorable à la suprématie du pontife pourrait indisposer les princes. De plus, il est impliqué dans une sombre affaire d'empoisonnement. Craignant que le vice-roi de Naples, cible du complot, ne demande l'extradition du philosophe calabrais, le pape se résout à l'éloignement de l'encombrant personnage, promu pour sa science des étoiles au rang d'astrologue du Saint-Père.

Paris, où le savant, devenu conseiller de Richelieu pour les affaires italiennes, établit l'horoscope du dauphin, futur Louis XIV, sera la dernière étape d'un parcours cahoteux, qui l'a conduit du sud de la Calabre à

un couvent du faubourg Saint-Honoré, après plus de trente années de geôle.

Fils d'un cordonnier analphabète de Stilo, où il naît le 5 septembre 1568, Giovan Domenico Martello change son nom en Tommaso Campanella par admiration pour Thomas d'Aquin et en hommage à un bisaïeul, dont le surnom, "clochette", convient bien à celui qui ne cessera d'alerter à l'heure des échéances eschatologiques. Il n'est pas étonnant que le biographe ait tenté de sortir de sa légende d'ombres ce penseur dérangeant, dont la figure oscille entre tradition médiévale et spéculation novatrice. Ce prophète millénariste se trouve égaré en un temps où Galilée et Descartes disqualifient une conception "magique" de l'univers, obsolète si l'astrologie n'ouvre pas sur l'astronomie...

Synthétisant les travaux des spécialistes qui s'efforcent d'éditer aujourd'hui intégralement un corpus composé principalement en prison et bien souvent resté manuscrit, l'auteur se fait moins chercheur qu'essayiste. Son évocation rigoureuse de la vie mouvementée d'un philosophe incarcéré successivement à Padoue, Rome et Naples (vingt-sept ans), et qui n'échappe à la peine de mort, au terme de quarante heures de torture, qu'en simulant la folie, est éminemment romanesque. C'est ce volet, consacré à l'"énigme Campanella", qui force l'admiration par sa précision, offrant une leçon d'une claire pédagogie sur ce savant campé entre magie et modernité. Constamment hostile au protestantisme, adversaire d'Aristote comme de Machiavel, mais suspecté de reprendre à son compte quelques leçons du rusé secrétaire florentin, le Calabrais (mort en 1639) peinait à survivre jusqu'à l'exhumation de sa Cité du Soleil, au mitan du XIXe siècle. Préfiguration d'une république communiste puisqu'elle récuse explicitement l'exploitation de l'homme par l'homme, elle lui offre enfin la reconnaissance que son temps lui compta. À cette aune, celui qui "veille et voit", scrutant les desseins de Dieu dans les astres, mérite d'être tenu pour un no-

vateur. Un paradoxe que l'auteur sait rendre logique.

La nature du populisme



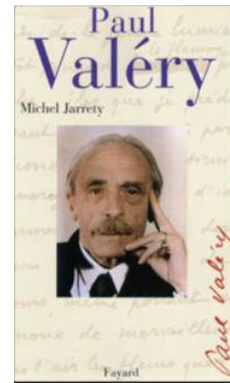
★★★★☆

Chantal Delsol

Ed. Ovidia, 226p., 15 €

Le "populisme" est d'abord une injure, semble-t-il. Selon l'usage commun, un gouvernant élu qui écoute un bon peuple est populaire, mais s'il écoute un mauvais peuple, il est populiste. Qu'est-ce donc qu'un mauvais peuple? Voilà toute la question. Traditionnellement, le mauvais citoyen défend son intérêt particulier contre l'intérêt général. À ce sujet les Grecs parlaient de l'idiotès, celui qui reste englué dans sa particularité. Aujourd'hui le mauvais citoyen est encore coupable de particularité excessive, mais en un autre sens: il est en retard sur l'idéal universel et indiscutable des Lumières. La compréhension du populisme passe par une description du paradoxe entre l'enracinement et l'émancipation. L'élite émancipée appelle populiste un chef politique qui fait écho à la persistance de l'enracinement. Le citoyen du populisme est considéré comme un idiot, parce que l'époque contemporaine a évincé l'enracinement au profit de l'émancipation. Le présent ouvrage montre par quels détours l'idiotès devient un idiot, et le simple particulier un imbécile patenté. Et comment l'accusation de "populisme" exprime une sourde haine que l'élite contemporaine peut nourrir à l'égard du peuple.

Paul Valéry



★★★★☆

Michel Jarrety

Fayard, 1 366 p., 52 €

Jusqu'ici, on ne connaissait que sa légende et son œuvre, à commencer par « la marquise sortit à cinq heures ». Le poète-penseur ou le penseur-poète, auteur de vers sibyllins, de notes au jour le jour dans des cahiers écrits à l'aube, de doctes discours et conférences (parmi lesquels ce joyau, Degas Danse Dessin); un Monsieur Teste au cerveau hypertrophié, au verbe solennel, sanglé dans son habit d'académicien. Ce personnage à moustaches, meilleur causeur qu'orateur il avait la voix frêle et le débit précipité, se définissait ironiquement lui-même comme « le Bossuet de la IIIe République ». Victime de son rôle officiel, chez lui le notable des lettres et de la pensée semblait avoir occulté le poète. Cet ennemi des romans et des biographies, Narcisse infatigable, n'a cessé de se réfléchir dans des miroirs d'encre épars qui composeraient, mis bout à bout, une gigantesque autobiographie.

Depuis que la famille de Valéry a bien voulu lever le secret sur sa vie, la statue de bronze s'anime. Et la vie afflue. Voici qu'une biographie exhaustive concentre la lumière sur cet écrivain emprisonné par la gloire. Trente ans de travail, plus de mille trois cents pages, d'une écriture impitoyablement serrée, ont été nécessaires à Michel Jarrety, professeur en Sorbonne, pour extraire de la légende un portrait où, *animus* et *anima* confondus, vienne enfin s'incarner Paul Valéry. Le voici dans sa splendeur, ressuscité avec son

vrai visage, sa sensibilité à vif, ses angoisses, ses détresses et, par chance, aussi son humour.

Il y a dans cet énorme ouvrage une grande part de défi : comment en effet raconter une existence tout entière tournée vers l'intérieur de soi et qui, hors les origines méditerranéennes, ne comporte que bien peu de pittoresque ? L'auteur a eu accès à une importante correspondance ; des lettres intimes d'un épistolier de génie mettent en lumière un autre Valéry, et même plusieurs autres. Passionnant récit des origines (à Sète puis Montpellier) où l'enfant cultive une nostalgie de la noblesse maternelle. L'enfant est indépendant et rebelle à l'autorité. Analyse percutante de l'« insularité » de Valéry : cette manière de vouloir être soi, par soi-même, sans les préjugés qu'infligent l'éducation ou plus simplement la vie.

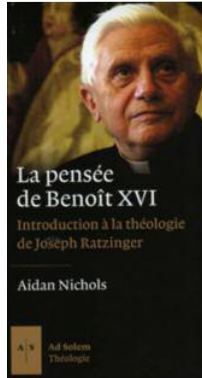
Les pages les plus savoureuses de cette étude gargantuesque éclairent des visages ou des profils successifs : celui de Pierre Louÿs, le premier ami, de tous le plus doué, rencontré à Montpellier au moment du service militaire. Louÿs aura un droit de regard sur le manuscrit de *La Jeune Parque*, auquel il apporte des corrections de demiurge évidemment incomparables. Il sera pourtant l'ami manqué, l'ami perdu d'un homme qui ne savait pas garder ses amis. De même pour Gide, frais émoulu de l'École alsacienne quand ils se rencontrent et qui viendra pleurer sur son lit de mort.

Valéry fréquentait volontiers l'autre sexe, avec lequel parfois il partait en croisière en Méditerranée, sur des yachts luxueux. Il aimait la mer plus encore que ses belles compagnes, et la poésie de l'eau. Épris de vérité, maniaque de rigueur et de méthode, Valéry était un homme d'élan et de passions. Son cœur, loin d'être sec comme on l'a cru longtemps, lui suggérait des fièvres, des inquiétudes, des doutes effrayants. Sur lui-même, sur son œuvre, Valéry ne fut jamais sûr de rien. Les pages les plus révélatrices de sa personnalité complexe et tourmentée le montrent en famille, avec sa femme et ses enfants. Le récit de l'ago-

nie du poète est très prenant voire paradoxal.

Le talent du narrateur fait oublier l'étendue de sa science, sans jamais se faire valoir aux dépens de leur sujet. Cette biographie est donc le premier portrait en profondeur de Valéry, où tous les profils restés longtemps dans l'ombre viennent pour la première fois se rejoindre, non sans les modifier, à ceux qui nous étaient familiers.

La pensée de Benoît XVI



★★★★☆

Aidan Nichols

Ad Solem, 496 p., 29 €

Après les journalistes, les chroniqueurs et le monde des médias, des avis et des prophéties, le temps est venu d'une parole compétente, détachée d'une actualité éphémère, sur la personne et la pensée de Benoît XVI. Après Jean-Paul II, le Siège de Pierre est occupé aujourd'hui par un authentique théologien. Dans quelle école théologique s'enracine la pensée de Benoît XVI, quels furent ses maîtres, quelle marque propre a-t-il laissé de son passage à la Congrégation de la doctrine de la foi ? Telles sont quelques-unes des questions auxquelles vient répondre en théologien Aidan Nichols, dominicain du couvent de Cambridge, dans ce livre mûri depuis vingt ans, fruit d'une longue fréquentation avec la pensée de Joseph Ratzinger. L'homme qui occupe le siège de Pierre sera-t-il le même que Joseph Ratzinger ? Loin de toute « théologie-fiction », l'auteur répond en décrivant la cohérence d'une théologie à la fois profondément enracinée dans la Tradition de l'Église, nourrie de saint

Augustin, de saint Bonaventure, des grands théologiens allemands du XIXe et XXe siècles (Scheeben, Möhler, Grabmann, Guardini, Pieper) et aussi soucieuse de répondre en profondeur aux apories de la pensée moderne.

La puissance de cette théologie tient principalement à la combinaison de trois éléments. Le premier, c'est la conscience de l'objectivité indépassable de la révélation chrétienne ainsi que des modes d'agir et de pensée qui en découlent. Le second, c'est la conscience de l'historicité, l'importance de cette *media via* historique qui souligne à la fois l'unicité de l'événement originaire et sa transmission jusqu'à nous à travers la tradition. Le troisième, c'est la conviction du pouvoir qu'a cette révélation de satisfaire les besoins les plus profonds de la subjectivité humaine. La théologie forge le langage dans lequel la Tradition et sa signification peuvent faire l'objet d'une réception renouvelée aujourd'hui, quarante ans après le concile Vatican II. Mais elle doit aussi permettre à la puissance de la grâce que renferme la Tradition de critiquer, de compléter et de transformer les inquiétudes qui travaillent notre monde.

À la lecture de ce livre, une certitude habite le lecteur : le nouveau pontificat résoudra les clivages existant dans l'Église en les dépassant par le haut, en exhaussant leur problématique respective jusqu'à la seule perspective qui soit authentiquement d'Église : celle de la Vérité, qui a pris visage en Jésus-Christ. La préface du père Pascal Ide met en lumière la profonde continuité de la pensée de Benoît XVI avec ses prédécesseurs. Entre la pensée du théologien hier et celle du pape aujourd'hui aucune différence, mais un approfondissement, et la grâce propre attachée à l'office du successeur de Pierre. Récusant les caricatures réductrices qui servent trop souvent, en France, à présenter Joseph Ratzinger – les étiquettes de « réactionnaire » ou « traditionaliste » –, le dominicain en neuf chapitres, montre l'importance que le pape accorde à l'objectivité de la révélation chré-

tienne, comme à sa capacité à combler les besoins de la subjectivité. Nul besoin d'être théologien ou même croyant pour lire cette initiation à une pensée majeure. Un livre capital pour être à l'unisson du pontificat

Qu'est-ce que l'homme?



★★★★☆

Chantal Delsol

Le Cerf, 208p., 23 €

Ce livre propose quelques réflexions et réponses à la question: Qu'est-ce que l'homme? Cette question s'avère particulièrement cruciale aujourd'hui, parce que l'unité de l'espèce humaine a été et est encore remise en cause par toutes sortes d'ONG ou mouvement idéologiques. Mais aussi parce que la multiplicité des cultures, souvent source de conflits, nous convainc de chercher un fondement commun à l'humanité, sur lequel nous pourrions asseoir les modalités d'une vie commune à l'époque de la mondialisation. Par ailleurs, depuis plusieurs siècles certains courants défendent l'idée selon laquelle l'homme n'est rien d'autre qu'une créature malléable que notre volonté pourrait définir et remanier, à sa guise. Peut-il y avoir un discours sur l'homme qui ne soit pas éminemment temporaire et aléatoire? l'homme possède-t-il une « condition » qui ne saurait être dépassée sans que soit détruit l'être même qu'on voudrait servir? Peut-on dire quelque chose de stable sur l'homme, valable dans le temps et dans l'espace? Les chapitres proposent six pistes: L'homme est un être mortel; l'homme pose la question du bien et du mal; l'homme tente de maî-

triser la durée collective; l'homme transmet; l'homme est voué à l'échange et au don; l'homme est une créature métamorphique. Dans tous ces chapitres, l'auteur montre qu'une société qui oublie la mortalité, la transmission, le paradoxe du bien et du mal etc..., manifeste par ses malheurs mêmes l'importance de la figure qu'elle a effacée. Car l'Homme est à l'image de Dieu!

Le retour de l'histoire et la fin des rêves



★★★★☆

Robert Kagan

Plon, 166 p., 18 €

Ah! que la République était belle sous l'Empire", disaient, après la chute de Napoléon III, les *rad-soc* déçus par le nouveau régime. Il en va de même de la guerre froide et des rêves qu'on pouvait nourrir sur sa disparition. La chute du rideau de fer et du système communiste ouvrirait la voie à un monde où les Etats-nations se mêlendraient ou disparaîtraient, où les conflits idéologiques s'apaiseraient, où les cultures s'interpénétreraient, où le "doux commerce", suivant Montesquieu, s'imposerait, où l'humanité marcherait sans entrave sur la voie du progrès continu. Ce serait la "fin de l'Histoire". Malgré quelques échecs, le déterminisme du progrès enseignerait la patience et la modération envers les déviants, puisque la liberté triompherait.

Robert Kagan, qui s'est fait connaître pour avoir dénoncé la pusillanimité des Européens, s'inscrit en faux, dans ce livre, contre l'idée défendue naguère par Francis Fukuyama. L'Histoire, dit-il, est de retour, et ce

retour se fait dans la violence, notamment aux franges de la Russie et de l'Islam. Les tensions dans le Caucase donnent une pertinence dramatique à cette thèse. Ami des néoconservateurs, l'auteur est conseiller du candidat républicain à la Maison Blanche John McCain. Cet ouvrage se veut à la fois descriptif et normatif. La rivalité entre les nationalismes des grandes puissances imprime de nouveau sa marque sur le système international. S'il y a eu une impression de changement, c'était tout au plus une "pause" dans une lutte séculaire. Les autocraties s'opposent aux démocraties libérales. Celles-ci ne présentent pas un front plus ou moins commun, comme au temps de la guerre froide. Elles se disputent entre elles, s'interrogent sur leur propre légitimité et hésitent sur les moyens d'action. Mais pourquoi s'en étonner? Ne serait-ce pas dans leur nature?

Selon Kagan, le monde du XXIe siècle ne serait ni "a-polaire" ni "multipolaire". Il sera structuré autour du conflit entre les démocraties et les autocraties, dont les deux exemples les plus évidents sont la Russie et la Chine. Au déterminisme du progrès infini, l'auteur semble opposer un autre déterminisme qui, au-delà de leurs intérêts particuliers divergents, pousserait les autocrates à s'allier, non pour sauvegarder l'idéologie autocratique mais pour pérenniser leur propre pouvoir.

Que doivent faire les démocraties? Pour l'auteur elles doivent s'unir. Il argumente en faveur de la ligue des démocraties que propose son champion à l'élection présidentielle américaine. Ce "concert des démocraties", compléterait l'ONU. La participation se ferait par cooptation. Informelle dans un premier temps, cette ligue deviendrait une instance de légitimation de l'action internationale, là où les Nations unies seraient impuissantes à cause des divisions entre les grandes puissances. Voilà donc, dans un ouvrage argumenté et vif, le programme du futur président américain, s'il est républicain. Mais serait-il bien différent s'il est démocrate?

Management et accompagnement spirituel



★★★★☆

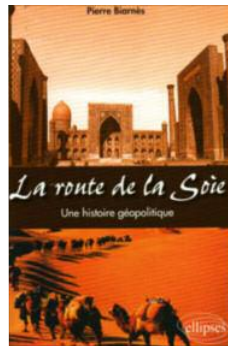
Anselm Grün

DDB, 264 p., 19 €

Comment bien vivre aujourd'hui le management, la conduite des équipes dans la vie professionnelle? Bien souvent, celle-ci se limite au seul souci de rentabilité et de respect des objectifs. Il faut fournir "toujours plus" et "toujours plus vite", au risque de générer un véritable scénario de panique. Où donc trouver l'orientation et l'énergie nécessaires pour affronter les exigences liées à cette tâche de direction? À partir de leur expérience, des lectures de la Bible et la Règle de saint Benoît. Anselm Grün et Friedrich Assländer s'inspirent des pratiques d'accompagnement spirituel pour s'orienter et les appliquer dans le do-

maine du management. Par là, ils ré-introduisent ainsi le sens de l'homme dans l'entreprise et intègrent la dimension spirituelle dans le travail au quotidien.

La route de la soie



★★★★☆

Pierre Biarnès

Ellipse, 460 p., 35 €

Comment ne pas rêver de la route de la Soie? Depuis les pays du Levant méditerranéen jusqu'à la mer de Chine, l'auteur n'a eu de cesse de la parcourir. Kokand, Samarkand, Boukhara, Khiva, les cités les plus fabuleuses de la vallée de la Ferghana, au cœur de l'Asie centrale, mais aussi jusque dans le Haut-Altai en longeant les arides déserts de Gobi et du Takla-Matan, les monts du Pamir et du Tian Shan. Des noms mythiques qui résonnent encore dans les vastes déserts

steppiques et les oasis marchandes. De ces contrées partirent de terribles conquérants, les Attila, Gengis Khan, Tamerlan. Mais s'y épanouirent aussi de brillantes civilisations. Tout au long de cette route interminable, qui fut pendant plus de trois millénaires l'axe géopolitique du monde, circulèrent les caravanes de la soie et s'affrontèrent de nombreux peuples. Durant tout ce temps, la route de la Soie ne fut pas empruntée seulement par marchands et guerriers. Elle fut aussi celle des dieux; s'y succédèrent ou y cohabitèrent les chamanistes, les zoroastriens, les bouddhistes, les juifs, les chrétiens nestoriens, les musulmans. Région enclavée à forte capacité énergétique, l'Asie Centrale voit aujourd'hui trois puissances rivales y confronter leurs intérêts: la Russie, qui recherche une frontière méridionale, la Chine, qui tente de satisfaire ses besoins en hydrocarbures, et les États-Unis, qui se déploient dans la région pour agir sur toute l'Asie. Analyse. L'Asie Centrale se révèle aujourd'hui géopolitiquement convoitée. Fruit d'une histoire tumultueuse, cet espace détient l'atout d'être un pont entre l'Europe et l'Asie, ce qui la rend géographiquement stratégique. L'auteur-voyageur livre ici une nouvelle leçon magistrale d'histoire globale remplie de cartes historiques et géopolitiques.

